

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand HAYWARD

Les tendances de la littérature
française d'hier et aujourd'hui

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1916, tome 15, p. 19-25

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les tendances de la littérature française d'hier et d'aujourd'hui (*)

La littérature n'est pas un domaine rigoureusement circonscrit et limité, elle n'est pas la seule manifestation du beau langage écrit, et parler d'elle en un pays déterminé et dans un moment précis de son histoire, c'est par là même jeter un regard sur l'atmosphère morale, religieuse, politique, sociale, que sais-e encore, de ce pays et de ce moment historique, parce que ce sont là les éléments au milieu desquels naissent, prennent forme, couleur et consistance les œuvres bonnes ou mauvaises dont l'ensemble forme ce qu'on est convenu d'appeler la littérature.

Si nous jetons un regard dans le passé — et c'est là chose indispensable pour l'intelligence du présent, nous sommes à même de vérifier avec la plus grande exactitude la constatation que je viens de formuler.

Prenons le XVIII^e siècle pour exemple. Y trouvons-nous uniquement — en France — une pléiade d'écrivains dont la pureté de langage et l'élégance de style ont porté les lettres françaises à leur degré le plus haut de grâce et de perfection ? Non point et nul n'y songe. Il est hors de doute que Marie Arouet de Voltaire, que Montesquieu, que Jean-Jacques, que Diderot ont écrit dans une langue élégante et châtiée. Mais là ne se borne point la portée de leur œuvre.

Montesquieu, tout d'abord, précurseur imparfaitement conscient, et beaucoup plus modéré qu'eux, de Voltaire et de l'Encyclopédie, Voltaire ensuite et avec lui le groupe de philosophes à qui l'histoire a gardé le nom d'encyclopédistes, Diderot, Helvétius, d'Holbach ont attaqué par la satire, par la calomnie, par le paradoxe philosophique les principes fondamentaux de la religion. Ils ont persiflé l'autorité religieuse, tourné en dérision les pratiques du Christianisme, cherché à ruiner à tout jamais le crédit du catholicisme.

Jean-Jacques Rousseau est survenu qui a fait davantage. Né sur les bords du lac de Genève, dans la cité même de Calvin, Rousseau était et ne pouvait être, de par son éducation, ses

(*) Conférence faite aux Etudiants du Collège.

origines, ses affinités électives, que le contempteur né de toute autorité dans quelque domaine que ce fût.

Voltaire avait attaqué les bases religieuses de la société. Rousseau en attaquera les bases sociales et politiques. Il va si loin que Voltaire lui écrit un jour, après avoir lu son **Contrat social** : « Vous donnez envie, Monsieur, de marcher à quatre pattes. »

Les œuvres de ces divers écrivains sont si bien autre chose et davantage que de simples exercices rhétoriques, que la grande Révolution française de 1789, que la Terreur en 1793 en procèdent en ligne directe. La logique des idées, les conséquences pratiques qu'elles entraînent amènent le peuple français à bouleverser, sous prétexte de réformes d'ailleurs nécessaires, l'ordre politique et social tout entier, et le doux humanitarisme sentimental et pitoyable aux faibles, épris du charme de la nature propre à Jean-Jacques, conduit ses disciples les plus directs à faire monter sur l'échafaud, non seulement le Roi et la Reine de France, mais bien dix mille personnes de tout âge, de toute condition et de tout sexe, exécutées toutes, tant qu'elles sont, pour l'amour de l'humanité, pour la régénération du genre humain et le renouveau de la Société.

Tant d'aberration nous fait rêver ! Il faut relire à ce propos les pages consacrées par Anatole France au « rousseauisme » des Robespierre et consorts dans son célèbre roman : **Les dieux ont soif**, et il convient de prendre connaissance des admirables pages consacrées par Pierre Lasserre à l'influence de la pensée littéraire du XVIII^e siècle sur la Révolution française dans son important ouvrage : **Le Romantisme français**.

Mais hâtons-nous de mettre un terme à ces considérations préliminaires. Elles n'avaient d'autre but que de faire ressortir ces deux points essentiels : tout d'abord, que la littérature est à la fois le reflet et le porte-parole des préoccupations philosophiques, religieuses et sociales, des conceptions politiques et esthétiques d'une époque. En second lieu, que cette même littérature exerce sur les mœurs une influence directe et qui détermine la société à s'orienter dans tel ou tel sens, suivant que cette influence la pousse à droite ou à gauche, du côté de l'ordre ou de l'anarchie.

Les diverses vagues par lesquelles on pourrait figurer les étapes de la pensée humaine correspondent en général, non seulement à des pays ou à des civilisations différentes, mais aussi à des époques variées.

Comme nous ne pouvons nous laisser entraîner trop loin en un aussi vaste sujet, contentons-nous de rappeler que 1830 est la date par laquelle on est convenu d'indiquer le triomphe de l'école romantique. Le romantisme, on ne saurait mieux le définir en deux mots qu'en le désignant comme cette tendance philosophique et littéraire qui consiste à placer en tout et partout le sentiment au-dessus de la raison, l'individu au-dessus de la collectivité, et qui fait naître de cette apothéose du sentiment, que l'intelligence et la raison ne dirigent et ne canalisent plus, cette inquiétude, ce malaise propres à Rousseau, l'ancêtre du romantisme, à Werther, à l'Obermann de Senancour, au René de Chateaubriand, au Rolla de Musset, au Dominique de Fromentin.

C'est cette erreur fondamentale dont il est à peine besoin de rappeler qu'elle est l'antithèse radicale de la pensée catholique que l'on trouve à la base de l'œuvre entière de Victor Hugo et d'où proviennent ses outrances et sa boursoufflure. Ajoutons que le romantisme, d'origine et d'importation étrangère, venu de Genève, c'est-à-dire du protestantisme avec Rousseau, venu d'Allemagne par le canal de Mme de Staël, l'apologiste enthousiaste de la civilisation d'outre-Rhin, est foncièrement étranger au génie français et latin. L'apport du germanisme dans les lettres françaises en a provoqué bien plus une corruption qu'un enrichissement et ce n'est que de nos jours, en ces années que nous vivons, que la réaction salutaire et indispensable a commencé de se produire.

Le romantisme a dominé tout le XIXe siècle. Si 1830 marque la date de son triomphe, 1801, année où parut le **Génie du Christianisme** de Chateaubriand, en marque les débuts. L'influence romantique fut telle qu'on ne la saurait comparer qu'à celle des doctrines de la Révolution. Aussi bien l'origine du romantisme et de la Révolution, comme nous l'avions indiqué, est-elle commune.

La pensée et les lettres chrétiennes ne furent point à l'abri de leurs atteintes et le libéralisme condamné par de successifs Pontifes, Grégoire XVI, Pie IX, plus tard Léon XIII et Pie X en procède comme Lacordaire, Montalembert, Frédéric Ozanam subirent l'empreinte romantique tout en y apportant le correctif de leur foi catholique.

En France, plus que dans n'importe quel autre pays, la passion politique est le démon familier des esprits, elle oriente et dirige les préoccupations d'ordre général, elle s'infiltré dans

la littérature comme dans la sociologie, elle est partout. Il existe, par conséquent, un étroit rapport entre les événements et les vicissitudes politiques de la France et les grands courants de sa littérature au siècle dernier et jusqu'à aujourd'hui.

La première moitié du siècle voit se répandre ce qu'on est convenu d'appeler le libéralisme politique. Sous la Restauration, il se manifeste par l'exaltation des souvenirs de la grande Révolution, par la protestation contre le retour à l'ancien régime, par la quasi déification de l'empereur Napoléon.

Paul-Louis Courier avec ses pamphlets, Béranger avec ses chansons, voilà les coryphées de ces doctrines.

Sous Louis-Philippe, Victor Hugo, Musset, George Sand, chacun à sa manière et dans son domaine, proclament l'excellence des principes nouveaux, se font les pontifes de la nouvelle loi.

Les doctrines d'ordre, de tradition, d'autorité, ne sont pas, il est vrai, sans représentants, Joseph de Maistre, le vicomte de Bonald, Louis Veuillot plus tard, se font les courageux champions d'une cause qu'il est alors de bon ton de trouver surannée. Notons en passant que Balzac, le grand romancier, père du roman moderne, a mérité, par maints passages caractéristiques des innombrables volumes qui composent sa Comédie humaine, de pouvoir être rangé au nombre de ces « Maîtres de la Contre-Révolution », sur lesquels M. Louis Dimier, un ami sincère de la Royale Abbaye de St-Maurice, a publié jadis des études excellentes.

Franchissons 1850. Une deuxième révolution s'est produite. Le césarisme de Napoléon III s'est érigé sur les ruines de la deuxième république dont Lamartine a été pendant quelques instants le chef et le triomphateur, marquant par là cette union intime, en France, de la littérature et de la politique sur laquelle on ne saurait trop insister.

Mais revenons à la littérature. Le romantisme truculent, piaffant et empanaché de 1830, faisait place sous l'empire à une formule plus calme, plus près de la réalité, plus soucieuse de peindre la vie sous un jour vrai, mais cette formule était employée par des auteurs aussi éloignés que ceux de la génération précédente des principes religieux et traditionnels. C'est en ce sens qu'on peut à bon droit — et quoi qu'en aient prétendu certains critiques — établir un rapport direct entre le romantisme et le réalisme de Flaubert, de Maupassant, d'Alphonse Daudet, le naturalisme d'Emile Zola et de son école.

Sans doute, il importe de distinguer et d'être équitable. Flaubert est romantique — et lui-même s'en vante dans sa correspondance — de tempérament et d'instinct, mais, d'autre part, un goût d'une sûreté incomparable l'oblige à se brider et le fait écrire avec une pureté, une sobriété qu'on chercherait en vain chez un Hugo, un Gautier, une George Sand.

En poésie, l'école parnassienne avec Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, José-Maria de Hérédia, l'un puisant son inspiration dans le paganisme antique et la traduisant en poèmes d'une splendeur hiératique et marmoréenne, l'autre, philosophe sceptique écrivant des poèmes scientifiques, le troisième enfin, mettant dans la perfection de la forme la recherche suprême de son art, l'école parnassienne réagit contre le romantisme au point de vue de la forme, mais lui demeure identique quant au fond.

En résumé, les lettres françaises sous le second empire, nous apparaissent dans leur ensemble sous l'aspect général suivant : simplification et allègement de la forme en poésie avec les Parnassiens, dans le roman avec les réalistes, mais identité foncière avec le romantisme du régime de Juillet.

La guerre de 1870-71 est un événement capital pour la France. Nous aurions le plus grand tort de penser un seul instant que l'immense guerre européenne qui gronde encore autour de nous réduise, par ses proportions même et son étendue, le conflit franco-allemand d'il y a quarante-six ans à la mesure d'un simple épisode. Non, et sous peine de ne rien comprendre aux événements présents, il ne nous faut pas perdre de vue celle qui fut pour la génération qui nous a précédés la « guerre », la guerre par excellence avec toute l'horreur du désastre, de l'invasion, du piétinement de la patrie, pas plus d'ailleurs qu'on ne saurait négliger pour l'intelligence du présent cette affaire de justice militaire qui, vingt-cinq années plus tard, déchaîna en France de telles tempêtes que le grand sociologue Georges Sorel a pu l'appeler justement la révolution dreyfusienne. Sans ces deux événements graves, ceux qui se déroulent sous nos yeux n'auraient pu se produire, du moins dans les conditions que nous avons vues, depuis tantôt deux années.

1870, l'« Année terrible » produisit une impression profonde, ineffaçable sur les hommes qui avaient alors dix-huit ou vingt ans. Après le vertige de jouissance, la fête perpétuelle des dernières années de l'empire, la débâcle militaire, l'invasion, le siège de Paris, la guerre civile enfin avec rétablissement de la

Commune au lendemain de la capitulation, constituaient un réveil tragique et douloureux.

L'âme des écrivains qui forment la génération de soixante-dix en ressentit une amertume, une tristesse dont elle gardera toujours le pli désenchanté.

« La génération nouvelle, écrivait M. Paul Bourget, en tête de ses **Essais de Psychologie contemporaine**, en 1885, a grandi parmi les tragédies sociales inconnues de celles qui la précédaient. Nous sommes entrés dans la vie par cette terrible année de la guerre et de la Commune, et cette année terrible n'a pas mutilé que la carte de notre pays, elle n'a pas incendié que les monuments de notre capitale ; quelque chose nous en est demeuré, à tous, comme un premier empoisonnement qui nous a laissés plus dépourvus, plus incapables de résister à la maladie intellectuelle où il nous a fallu grandir. Pour quelles destinées ? Qui le saura ? Qui prononcera la parole d'avenir et de fécond labour nécessaire à cette jeunesse pour qu'elle se mette à l'œuvre, enfin guérie de cette incertitude dont elle est la victime ? Qui nous rendra la divine vertu de la joie dans l'effort, et de l'espérance dans la lutte ».

Ces lignes, écrites il y a trente années, il y a plaisir à les copier chez un des « maîtres de l'heure », selon l'expression de M. Victor Giraud, qui ont le plus contribué à fournir aux jeunes gens qui venaient après eux, la réponse à l'angoissant problème qu'il pose.

Bourget parle de la maladie intellectuelle où il a grandi. C'est le pessimisme baudelairien dont les prodromes se faisaient sentir déjà sous l'empire, c'est le scepticisme et le dégoût de la vie, forme plus moderne du « mal du siècle », dont souffraient et Werther et Jacopo Ortis de Foscolo, et René, et Adolphe, et Obermann et Rolla. Le remède à ce mal, Bourget le pressent en 1885, quand il nous parle de la « divine vertu de la joie » et de « l'espérance dans la lutte. Plus tard, Bourget l'appellera par son nom, et ce nom sera le même que traçait Pascal en l'année de sa conversion : Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix. Dieu de Jésus-Christ ». Et encore : « Joie, joie, joie, pleurs de joie... Jésus-Christ, Jésus-Christ. »

Le catholicisme, Messieurs, était bien le seul remède qui aurait pu guérir les esprits de leurs doutes et panser l'intime blessure des cœurs. Mais que le Paris littéraire de 1880 nous apparait éloigné de cette vérité et combien ailleurs il va chercher

ses sources d'inspiration et les principes directeurs de l'intelligence française ?

Tout d'abord, nous assistons à un phénomène assez étrange pour qu'il vaille la peine d'être signalé. La foudroyante victoire prussienne avait frappé si vivement les esprits que, loin d'inspirer un sentiment de répulsion pour la culture de l'Allemagne, ses succès militaires contribuèrent à répandre cette idée qu'on ne l'égalerait, qu'on ne prendrait de revanche qu'en l'imitant. Cette erreur — car c'en est une, et une très grave — fut plus particulièrement celle des milieux universitaires. Nous lui devons l'absurde enseignement philosophique de l'Etat, qui aboutit à donner au Kantisme, à toutes les erreurs de la philosophie germanique une place prépondérante. Cet enseignement faillit empoisonner ou empoisonna effectivement une grande partie de la jeunesse intellectuelle française depuis la guerre de 1870.

(A suivre)

Fernand HAYWARD.